

comme un corps, fantasme de métamorphose du corps, fantasme d'une hyperpuissance, fantasme de perfection du corps, fantasme d'immortalité, fantasme de performance et de dépassement, fantasme de décorporation et de transport dans la technologie, fantasme d'un nouvel engendrement avec la machine). Ainsi, une désorganisation fantasmatique (une fixation au fantasme primaire, une prépondérance d'un fantasme secondaire, etc.) peut engendrer un dysfonctionnement et perturber une ou plusieurs des sept fonctions psychiques du « Moi-cyborg ». Et dans le dernier chapitre du livre, le cinquième, il propose une psychopathologie du « Moi-cyborg », grâce à des vignettes cliniques qu'il organise selon les deux manières dont le « Moi-Cyborg » vient compenser les défaillances du Moi-peau, au sens pathologique du terme. Le « Moi-cyborg » devient soit une prothèse psychique, soit une orthèse psychique.

Synthétiquement, il y a trois étapes dans la construction psychique de l'hybridation du « Moi-cyborg » : la première étape est celle du contact avec la technologie ; la deuxième est celle de la vicariance dans la réorganisation psychique et physique afférente à ce contact, le « Soi-cyborg » se constitue ; troisième étape, la personne s'approprie la technologie par une boucle auto-empathique dans laquelle les traces servent à la construction du « Moi-cyborg ». À la fin de ces trois étapes, le « Moi-cyborg » permet la subjectivation de la technologie comme sienne, et donc d'être sujet de ses processus psychiques par une technologie-cyborg les représentant. Ainsi la psychopathologie du « Moi-cyborg » résulte d'une difficulté lors d'une de ces étapes.

Le « Moi-cyborg » est donc une instance psychique d'inscription du fonctionnement technologique constituant une autre surface pour le Moi, qui est une extension par rapport à la surface de la peau de l'instance du « Moi-peau ». Comme le dit Tordo, « le Moi-cyborg est une extension du Moi au-delà des limites biologiques de la peau, par l'intégration de l'objet technologique (comme seconde surface) dans l'identité psychique. Le Moi-cyborg est donc aussi le lieu (topique) d'inscription des technologies dans le Moi et à ce titre, l'objet technique se retrouve dans une dynamique avec l'ensemble des instances psychiques ».

Alexandre Saint-Jevin
Psychologue clinicien
Docteur en psychanalyse
23, rue de Sambre et Meuse,
F-75010 Paris
a.saintjevin@gmail.com

Christian Fierens, *Lecture du sinthome*
Toulouse, érès, 2018

Le livre de Christian Fierens sur *Le sinthome* éclaire sa *méthode* de lecture systématique de l'œuvre de Lacan : saisir les brins qui trament cet enseignement – Réel, Symbolique et Imaginaire – et poursuivre la tresse, examiner les points-nœud, veiller à ce qu'elle ne se boucle pas sur une conception politiquement correcte de la psychanalyse. Il y a tresse *borroméenne* parce qu'une faille affecte le discours psychanalytique : il s'agit de la cultiver. *L'objectif* ne peut donc être de revisiter les concepts lacaniens pour livrer une impeccable caisse à outils.

Le style, clair, ne délaisse aucun énoncé et en épuise les lectures, sans oublier celle d'avant ou de tel autre énoncé qui en change la portée. Le lecteur est contraint de partager une question que C. Fierens formule : ne suis-je pas fou de me lancer dans une telle lecture ? C. Fierens est-il fou de se lancer dans ce travail de 438 pages (sur les 198 pages de Lacan) ? Lacan était-il fou de se lancer dans cette traversée de l'œuvre de Joyce ? Joyce était-il fou de se lancer dans son aventure d'écriture ? Oui, assurément, et bienheureuse folie qui nous vaut un renouvellement du discours analytique.

C. Fierens rappelle que Joyce est mis sur la voie de l'écriture par le passage de la colère, après une correction, à la honte. Il faut donc se déprendre d'une conception triviale de l'appréhension des choses, du « réalisme transcendantal » qui caractérise par exemple la psychologie : il y aurait le réel des choses, puis la perception (imaginaire) de ce réel, et par-dessus le symbolique qui permettrait la constitution de la réalité et l'exploration scientifique. Cette conception pyramidale recourt bien aux Réel, Imaginaire et Symbolique. Mais évoquer la trilogie ne suffit pas à se situer dans le Discours Analytique et ne vaut pas mieux que bio-psycho-social. Il convient de ne pas prendre chaque dimension comme une donnée évidente – par réalisme transcendantal –, mais de s'interroger sur sa construction. Chacune ne se soutient que des deux autres. Cela suppose de les considérer comme indépendantes, des ronds de ficelle séparés *et* de saisir l'exigence d'un nouage qui rende compte du soutien que chaque rond trouve dans les deux autres (nouage borroméen).

Ce nouage borroméen situe le réel au coincement, attribue la consistance à l'imaginaire, le trou au symbolique,

et l'ex-sistence au réel. Il échoue par contre à localiser ces dimensions puisque chaque rond présente les mêmes caractéristiques. Du coup, les ronds de ficelle tendent à se mettre en continuité et le nœud ne garde de la borroméanité que le coincement : nœud de trèfle (personnalité paranoïaques). Puisque chaque cercle est RSI, le trèfle tend même à passer au rond trivial. De là l'exigence d'un quatrième terme qui à la fois nomme, distingue les ronds, et préserve la propriété borroméenne.

Il y a deux façons de nouer borroméennement quatre ronds. La façon freudienne : RSI plus l'œdipe (où le Nom du Père vient nommer les ronds et garder une trace du réel au coincement). Si nous avons deux ronds indépendants (imaginaire et symbolique), nous pourrions en plier l'un autour de l'autre pour les accrocher, à la manière du linge sur un fil d'où il peut glisser. Le rond suspendu à l'autre laisse apparaître un faux trou, l'espace qui les sépare. Il suffit de plonger une droite infinie dans ce faux trou pour obtenir un coincement et en faire un vrai trou : tel est le résultat par le *Nom* du Père qui accouche de la castration (laquelle est la « vérification » du faux trou de la frustration en vrai trou). La droite infinie écrit le phallus. Dans un nœud à trois réductible au nœud de trèfle, le coincement des nœuds a lieu parce que chaque rond vérifie le faux trou entre les deux autres : là, le phallus est partout, non localisable (il est hors sa fonction relative à la castration). Dans le nœud à quatre par le Nom du Père, le phallus est localisé : on peut discriminer les coincements. La nomination par le père permet au sujet la séparation entre l'enfant et sa mère, au prix d'un symptôme qui vient redoubler le rond du Père (le Symbolique).

Joyce offre à Lacan une seconde façon de nouer : par le *sinthome*. Ce dernier obtient les mêmes conséquences que celles *via* l'œdipe, mais sans lui. Dès lors, le père qui noue est-il un symptôme ? Oui, assurément. Le *sinthome* est-il un nom du père puisqu'il s'y substitue ? Non. Ce travail démontre que les relations entre les termes ne sont pas symétriques. Le nouage par le père débouche sur une séparation *du fait de l'Autre*. Le nouage par le *sinthome* suppose que *le sujet y mette du sien* pour une séparation *qui est de son fait*. Le nouage par le *sinthome* permet-il de s'absenter de l'Autre ou l'Autre s'absente-t-il réellement ? Quel est l'enjeu ? Celui d'ouvrir le nœud à tout ce qui ne s'attrape pas par la voie signifiante et dont le sens est le substitut : jouissance supplémentaire, « pas-tout ».

Un emprunt topologique éclaire ce point. La représentation la plus simple du trou est la droite infinie : le trou est tout autour. Certes, cette droite est équivalente à un cercle. Peut-on homologuer ce trou tout autour à un « trou sans bord⁶ » ? Est-ce que le nouage par le père ne serait pas fermé sur lui-même, alors que le nouage par le *sinthome* permettrait d'accueillir ce trou sans bord dans lequel le nœud est plongé (qui rendrait compte du pas-tout) ? Peut-on lire les choses ainsi ?

Les ronds du père et du *sinthome* sont également réel, symbolique et imaginaire. Est-ce que cela ventile les pères, non distinguables de cette façon ? Cette indistinction est à relativiser : car la mise en jeu de la fonction phallique,

l'accouchement de la castration, la déduction du symptôme démontrent que la fonction paternelle est remplie.

Malgré la carence du père (distinguée de la forclusion), Joyce réussit un autre nouage non borroméen. Tel est le *sinthome* : un nouage qui redouble le symbolique et se substitue à ce qui dans le symbolique ne fait pas son travail. Joyce montre que tout sujet a la possibilité de tendre vers cette solution.

Il faut pourtant la nuancer par la façon dont le nœud joycien rate : symbolique et réel s'enlacent et l'imaginaire glisse. Occasion pour Lacan de passer d'une conception freudienne d'un *moi-surface* à un *ego de ficelle* – qui donne une allure borroméenne à la personnalité. Cet ego informe le *sinthome* de Joyce (l'écriture) et le style de sa vie. Dans cette logique, savoir si le sujet est psychotique ou pas est secondaire. La folie, elle, est le mode singulier du ratage du nœud par chacun : qu'il peut corriger par son art...

Marie-Jean Sauret
 Psychanalyste (Le Pari de Lacan)
 Professeur émérite des universités
 Chercheur au pôle clinique du sujet
 et du lien social (LCPI)
 université Jean-Jaurès
 5 rue du Gorp, F-31400 Toulouse
 marie-jean.sauret@univ-tlse2.fr

6. Expression d'un auditeur des séminaires de Pierre Bruno, Marie-Jean Sauret, *La différence freudienne*, Toulouse, érès poche, 2019, et *Du divin au divan*, Toulouse, érès poche, 2014.